

Chapitre 3

LA CONTRIBUTION DES FEMMES FRANCOPHONES À L'ESSOR DE L'ANCIENNE KINGSTON

15. LA PREMIÈRE FRANÇAISE DANS LES PAYS D'EN HAUT

L'histoire primitive de Kingston est riche en personnages illustres, tels que Champlain, La Salle, Frontenac et Montcalm. Cependant, il semble que la vie héroïque de bon nombre de femmes qui ont suivi leurs traces ait attiré beaucoup moins d'attention. Ouvrons les pages de cet album et regardons ensemble quelques-uns des portraits les plus caractéristiques.

F.-H. Severance, ¹ l'un des meilleurs historiens des débuts de l'Ontario, déclare que la première femme blanche à visiter la région des Grands Lacs a été M^{me} Lamothe-Cadillac en 1751. Or, il est bien établi aujourd'hui que la première femme blanche est venue à Kingston près de trois quarts de siècle avant cette date. Elle appartenait à une famille de petite noblesse française, possédait quelques biens et était apparemment fort amourachée de Robert Cavalier de La Salle. C'est une histoire assez triste.

M^{me} Madeleine de Roybon d'Allonne vint de France à Montréal probablement en compagnie de son père. En 1671, elle sert de témoin au mariage de Sébastien Nolet et de Jeanne Auger. Elle connaît La Salle puisqu'on la retrouve en 1679 au Fort Frontenac où, le 24 août 1681, elle signe un prêt de 2 141 livres en faveur de l'explorateur criblé de dettes qui lui concède, en retour et en fief de seigneurie, une maison et une terre de deux lieues de long (six milles) et d'une lieue de large à un endroit nommé Tonequinion (Collins Bay). À Cataracoui, elle a probablement enseigné aux petits

Français et Indiens à l'école du Fort Frontenac. Mais, il y a plus de trois cents ans, il y avait à Montréal de mauvaises langues qui répandirent, au sujet de Madeleine et de Robert, toutes sortes de rumeurs malicieuses allant jusqu'à la vie à deux. Ces nouvelles parvinrent au couvent des sulpiciens, à Montréal, où habitait un frère de Robert, prêtre de Saint-Sulpice, Jean Cavelier. Il en fut si troublé qu'il n'hésita pas à entreprendre le périlleux voyage de Montréal à Cataracoui pour vérifier sur place la conduite de son frère. À la suite de cette visite, d'autres rumeurs circulèrent plus rassurantes pour le sulpicien, mais plus inquiétantes pour le célibataire endurci qu'était Robert. On parlait maintenant de mariage ! Or, durant les dix années de ses fonctions de commandant du Fort Frontenac, La Salle n'a guère passé plus de trois ans dans sa seigneurie à jamais hypothéquée. Il était presque toujours en voyage, plus intéressé à conquérir les bouches du Mississipi que le cœur de Madeleine. Alors, à ses associés qui s'inquiétaient de ces rumeurs de mariage, il répondit : « Je n'y ai pas encore pensé et je n'y songerai pas avant de vous avoir donné toutes les raisons d'être satisfaits. »² Il sera assassiné sur les bords du golfe du Mexique, au Texas, en 1687.

Le sort de Madeleine fut à peine plus heureux que celui de son seigneur. Lorsque la guerre éclata en 1686, les Iroquois attaquèrent les colons établis aux environs du Fort Frontenac. M^{lle} d'Allonne fut capturée et perdit tous ses effets et ses bâtiments. Non seulement elle était ruinée, mais elle dut subir toutes sortes d'épreuves durant les quatorze années de sa captivité chez les Iroquois. Elle ne fut libérée qu'à la fin de la guerre en l'an 1700, mais n'eut pas la permission de retourner sur ses terres puisqu'il ne lui restait rien à en retirer depuis que le commerce des fourrures avait été concédé à la Compagnie du Canada. Elle se rendit en France en 1706 pour faire valoir ses droits. Le roi Louis XIV était disposé à l'autoriser à reprendre ses terres, mais ses instructions au gouverneur de la colonie restèrent vaines. Selon une lettre que le gouverneur Rigaud de Vaudreuil écrivit au Conseil de la Marine, le 12 octobre 1717, M^{lle} d'Allonne était alors « dans un âge décrépit, très pauvre et par conséquent hors d'état d'aller rétablir une terre abandonnée depuis trente ans. Elle est bonne demoiselle. Sa condition et le triste état où elle se trouve réduite demanderait que le Conseil voulut bien lui

accorder quelque grâce.»³ Elle s'éteignit vers l'an 1718, complètement ruinée et sans revoir sa seigneurie de Cataracoui.... Ce fut la seule femme francophone d'une certaine condition à avoir habité les lieux sous le régime français. Mais il y eut d'autres femmes francophones tout aussi courageuses qui vinrent enrichir la communauté française de Kingston.

16. LES SCEURS DE LA CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

Le Fort Frontenac, devenu Kingston, ne commença vraiment à se développer que sous le régime anglais et plus particulièrement durant et après la guerre de 1812. Ce fut, par exemple, le premier diocèse à se détacher de Québec en 1826. Rappelons que Rémi Gaulin, ancien curé de Saint-Joseph, la « paroisse française » de Kingston, succéda au premier évêque de Kingston, M^{gr} Alexander MacDonell, en 1840. Il connaissait bien l'endroit pour y avoir fait du ministère pendant une trentaine d'années. Il était convaincu que la petite ville, qui allait devenir la capitale du Canada, avait besoin d'améliorer ses bases vitales et, en premier lieu, son système d'éducation. C'est dans cet esprit que, dès sa nomination, il poursuit les négociations entamées entre M^{gr} Macdonell et l'évêque de Montréal, M^{gr} Bourget, pour obtenir quelques religieuses enseignantes de la Congrégation de Notre-Dame.

En octobre 1841, M^{gr} Bourget raccompagne à Kingston M^{gr} Gaulin qui était venu se reposer chez lui. À son retour à Montréal, il rend visite aux Dames de la Congrégation, le 21 octobre, et demande aux religieuses d'offrir leurs ardentes prières pour obtenir les lumières qui les guideraient dans une question importante pour la gloire de Dieu et dans l'intérêt de la religion. Le 2 novembre, Monseigneur revient présenter aux religieuses rassemblées l'intention « secrète » pour laquelle il avait sollicité leurs prières. Il déclare qu'il voulait attirer sur elles et sur lui la grâce et la lumière du Saint-Esprit pour savoir si c'est vraiment la volonté de Dieu que vous alliez fonder une maison dans la ville de Kingston. Il leur explique les raisons pressantes qui motivent cette fondation, soit le besoin urgent des institutions catholiques en matière d'éducation et d'œuvres charitables. Il n'existe aucune école catholique dans la région, situation que

M^{gr} Gaulin espère corriger par la présence des Dames de la Congrégation. M^{gr} Bourget n'essaie pas de minimiser les difficultés à surmonter en parlant des projets de M^{gr} Gaulin. La construction de la cathédrale doit commencer incessamment pour libérer le presbytère qui est un grand bâtiment; l'église actuelle fera une très belle chapelle, avec tout le terrain qui lui a été réservé. En attendant, les sœurs peuvent s'installer dans une maison louée. Pour ce qui est de leur entretien, elles devront compter sur la divine Providence qui vient toujours au secours de ceux et celles qui ont foi en Elle. Il y aura également une petite contribution des élèves, une allocation du gouvernement, les dons de la maison mère et de ses fondations. Et il ajoute que ce sera une source de grâce supplémentaire pour la communauté et de vocations nombreuses. Déclaration vraiment prophétique !

Après quelques jours de prière et de réflexion, les sœurs décident d'accepter l'invitation de fonder une mission à Kingston et elles informent l'évêque de leur intention. Celui-ci se présente immédiatement au couvent, remercie les religieuses de leur acte de générosité et demande des volontaires. Parmi toutes celles qui s'offrent, il en choisit trois : les sœurs Saint-Alexandre, Saint-Édouard et Saint-Hippolyte.

L'abbé Charles Prince, chanoine honoraire du diocèse de Montréal, offre de se rendre à Kingston préparer la voie et louer une maison pour loger les sœurs en attendant de prendre possession du palais épiscopal, de l'église Saint-Joseph et des terrains adjacents, que M^{gr} Macdonell leur a légués. Après de longues recherches, le chanoine réussit à trouver trois petites chambres au dernier étage d'un immeuble situé face au marché. Ce n'est pas l'idéal, car plusieurs familles vivent dans cette maison et le Conseil de ville y tient ses réunions. Dans le rapport qu'il fait à la communauté, l'abbé Prince déclare qu'il espère trouver un logement plus convenable au printemps et il propose, pour le moment, de n'affecter que deux sœurs à la mission.

Donc, le 19 novembre 1841, les sœurs Saint-Alexandre (Élizabeth Dees) et Saint-Édouard (Mary Ann McNaughton) quittent Montréal

en diligence, apportant tous les effets personnels dont elles auront besoin. La route n'était guère qu'un sentier raboteux et les auberges, plutôt rares, n'avaient rien en commun avec le confort moderne de nos motels. Deux jours de misères et de périls, marqués au moins par un incident effrayant. Le conducteur s'arrête en cours de route pour livrer du courrier. Pendant ce temps, les chevaux s'affolent et prennent l'épouvante en direction du fleuve. Heureusement, ils sont maîtrisés à temps. Enfin, les deux missionnaires arrivent à destination. L'endroit où on les conduit, une grande maison de chambres sise sur le lot occupé aujourd'hui par le journal *Whig Standard*, n'a rien de rassurant. Des fenêtres de leur chambre, elles aperçoivent la place du marché; elles écriront plus tard que l'endroit semblait couvert de vieux baraquements au milieu de la place la plus fréquentée de la ville, remplie de monde sans cesse en mouvement et semblant s'amuser; c'est la nuit tombante et ces villageois ne semblent manifester aucun signe de vouloir rentrer chez eux. Au contraire, ils allument un grand feu. « C'est pour célébrer notre arrivée », pensent les deux religieuses craintives. Mais c'est probablement autre chose, car des hommes brandissent des bouteilles peu rassurantes. Un peu plus tard, une charrette se présente sur la place transportant un bouvillon qu'on fait rôtir tout entier pendant que les fêtards boivent et dansent à la ronde. Les religieuses, habituées à une vie beaucoup plus calme à Montréal, s'informent si ce genre de fête est fréquent dans la localité; on les rassure en leur disant que c'était une occasion exceptionnelle, que ces gens célébraient la naissance toute récente du prince Édouard VII. Sœur Saint-Édouard s'en remet à son saint patron. Cependant, à l'extérieur, les gens s'impatientent; le bouvillon n'est pas assez cuit et ils accusent le maire qui, pour éviter les dégâts, s'enfuit à ses bureaux dans l'édifice où logent les sœurs. La foule pénètre à l'intérieur, frappe aux portes. Les religieuses terrifiées se barricadent du mieux qu'elles peuvent jusqu'à ce que ce vacarme s'apaise. Elle réussissent enfin à se mettre au lit en remerciant le Seigneur d'avoir assuré leur arrivée et leur survie dans une ville aussi agitée.

Le lendemain matin, M^{gr} Gaultin les reçoit chaleureusement et leur offre l'hospitalité jusqu'à ce qu'elles soient installées pour accueillir leurs élèves; pour le moment, elles s'attaquent vigoureu-

sement à la tâche de monter une salle de classe dans cette maison encombrée. M^{gr} Gaulin, accompagné de l'abbé Prince qui est revenu à Kingston en compagnie des missionnaires, célèbre la messe dans leur nouvelle classe et leur fait une exhortation sur l'apostolat de l'éducation catholique. Il utilise un petit calice d'argent marqué « Kingston 1841 ». Ce sera l'une des traditions les plus chères que d'utiliser cette relique le 25 novembre pour rappeler le courage et la générosité des deux sœurs fondatrices. C'est donc le 25 novembre, fête de sainte Catherine, que la nouvelle école ouvre ses portes à douze élèves. Toutefois, l'effectif augmente rapidement au cours de l'année, si bien qu'à la fin de juin il devient impératif de trouver un autre local; mais les endroits sont rares. Pourtant, grâce aux efforts de l'Association féminine de bienfaisance, les deux religieuses peuvent emménager dans un espace plus grand. Elles y installent deux classes pour septembre. La troisième religieuse, sœur Sainte-Agathe, affectée à la nouvelle mission de Kingston mais retenue à Montréal à cause du manque d'espace, est invitée à venir occuper son poste.

Quant à l'aumônier, l'abbé Jean-Charles Prince, il passe un an à Kingston, pour apprendre l'anglais tout en faisant du ministère auprès de la communauté francophone. Il prépare en même temps la venue de quelques Religieuses hospitalières de Saint-Joseph. Le 9 janvier 1842, il écrira à la supérieure : « L'œuvre de la fondation de votre Institut à Kingston me paraît assez importante pour intéresser plus tard l'histoire religieuse et ecclésiastique du Canada. »⁴

Au printemps de 1842, on trouve un endroit encore meilleur et, le 16 juin, les sœurs s'installent rue Earl dans une maison que l'évêque a louée d'une M^{me} Macdonell. Elles se rapprochent ainsi de l'église. Elles y ont plus d'espace. Dès lors, M^{gr} Gaulin leur demande d'ouvrir une autre classe pour élèves dont les parents n'ont pas les moyens de payer leurs études. Les sœurs sont embarrassées par cette demande, car elles n'ont pas de places libres; l'abbé Prince intervient et prépare une classe dans le grenier. Il fait part de la situation à M^{gr} Bourget et réclame au moins deux religieuses pour cette mission. Toutefois à la fin d'août, aucune enseignante nouvelle n'ayant fait son apparition pour prêter main forte, sœur Saint-Alexandre se rend à Montréal

exposer personnellement les besoins de sa petite école. Sa détermination emporte le morceau et elle ramène avec elle pour l'ouverture des classes une jeune professe, sœur Sainte-Agatha, et une laïque, M^{lle} Higgins, qui se chargent des élèves indigents. Cependant, leur nombre s'accroît au point que M^{gr} Gaulin fait construire, à leur intention, une école de deux étages sur le terrain de l'archevêché; ce local est prêt en juin 1843 et c'est là que sœur Sainte-Agatha et M^{lle} Higgins vont enseigner tous les jours.

Dans l'intervalle, la santé physique et mentale de M^{gr} Gaulin s'est détériorée et il faut lui nommer un coadjuteur, l'abbé Patrick Phelan, en février 1843. Ce dernier est tout aussi préoccupé que son prédécesseur par les besoins de l'éducation des jeunes dans sa ville épiscopale et dans tout le Haut-Canada. Il réussit de peine et de misère à obtenir une quatrième sœur enseignante de Montréal.

Il est possible que l'école, en tout ou en partie, ait déménagé de la rue Earl au printemps de 1844, car certains documents font voir que l'évêque verse un loyer à un M. Allan pour une maison située sur la rue Arthur. Ce qui est certain c'est que les sœurs installent enfin en 1846 leur pensionnat dans l'ancien palais épiscopal de la rue Johnson, que leur avait légué M^{gr} Macdonell. Ce déplacement oblige M^{gr} Phelan à aller demeurer à Regiopolis parce que le nouveau palais épiscopal voisin de la cathédrale n'est pas encore prêt à être habité.

De leur côté, les sœurs sont ravies d'occuper leurs nouveaux quartiers beaucoup plus vastes et reliés à l'école par un corridor couvert. Elles ont en outre à leur disposition une chapelle avec le Saint-Sacrement, privilège dont elles n'ont pu jouir depuis cinq ans. Elles comptent également que les Kingstoniens préféreront cette école et y enverront leurs enfants pensionnaires, encore peu nombreux. C'est en se fondant sur cet espoir que M^{gr} Phelan annonce à sœur Sainte-Madeleine qu'il va convertir le dernier étage de la nouvelle école en un dortoir relié à l'ancien, ce qui permettra d'accueillir de 25 à 30 pensionnaires. Les sœurs pourraient y aménager des classes et autres salles dans le grand bâtiment, le premier étage étant transformé en deux grandes classes pour les élèves indigents. C'est dans cette maison que les sœurs habitent et travaillent de 1846 à 1967.

Durant les premières années, le manque de fonds constituait un problème sérieux mais, en 1843, il menaçait l'existence même de la mission. Sœur Saint-Alexandre se rend à Montréal demander la permission de solliciter l'aide financière des fondations de la Congrégation de Notre-Dame. L'appui qu'elle reçoit alors lui permet de poursuivre les œuvres qu'elle avait entreprises de concert avec les sœurs Saint-Édouard et Sainte-Agatha. L'évêque de Kingston, pour sa part, s'est montré fort généreux, mais ses lettres à l'évêque de Montréal révèlent que sa propre situation financière était aussi précaire.

Sœur Saint-Alexandre quitte Kingston pour une autre affectation en 1848, deux ans seulement après avoir joui de la nouvelle résidence. Sa première compagne, sœur Saint-Édouard, est rentrée à Montréal deux ans auparavant pour raison de santé. L'école ouvre ses portes en septembre cette année-là: c'est sœur Ste-Columba qui était supérieure; elle avait pour adjointes les sœurs Saint-Thecle (nièce de M^{gr} Phelan), Saint-Stanislas, Sainte-Eulalie et Sainte-Julie.

Cette année-là, une grande épreuve frappe la petite communauté des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Sœur Sainte-Julie, estimée de toutes ses élèves pour sa compétence et son dévouement, est frappée de ce qui a paru être une appendicite aiguë et, malgré les bons soins des Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph nouvellement arrivées, elle succombe le 8 novembre. Les survivantes n'ont pas le temps de prolonger ce deuil. C'est le moment d'occuper les nouveaux locaux fournis par les Dames de la Société de bienfaisance qui veillent à l'éducation des pauvres; elles possèdent un immeuble situé à trois ou quatre pieds de la maison des sœurs, rue Bagot, entre le couvent et l'église. Le premier étage est divisé en deux salles de classe, ce qui règle le problème d'espace, du moins temporairement.

Sœur Saint-Alexandre revient à Kingston en 1849 pour se retrouver face à la pénurie de personnel. Les élèves affluent des écoles voisines et elle doit obtenir d'autres enseignantes. En janvier 1852, M^{gr} Phelan supplie Mère Supérieure de lui envoyer au moins une sœur pour alléger le travail de leurs compagnes. Sœur Saint-Alexandre

ajoute ses prières. Le besoin le plus pressant serait une sœur qui pourrait enseigner la 1^{re} année qui compte 60 élèves et qui fait l'objet de fréquentes visites des inspecteurs d'écoles de plus en plus mécontents de la situation. Enfin, ces demandes réitérées portent fruit et sœur St. Frances (Ann Rourk), première kingstonienne à devenir membre de la Congrégation en 1840, vient se joindre au groupe, cette année-là. En 1853, quand sœur Saint-Alexandre quitte définitivement Kingston, la première mission anglophone de la Congrégation est fermement établie et déjà toute une phalange de jeunes kingstoniennes de Notre-Dame sont entrées au noviciat de Montréal. Sous la direction de sœur St. Frances, entre les années 1853-1868, la Congrégation de Kingston a fait de remarquables progrès. En 1864, elle compte neuf enseignantes.

M^{sr} Edward Horan, qui succède à M^{sr} Phelan en 1857, est tout aussi intéressé à l'éducation des enfants que son prédécesseur. Se rendant bien compte du besoin urgent d'espace, il fait aménager, à ses propres frais, la vieille église Saint-Joseph en six nouvelles classes. En septembre 1858, elle ouvre ses portes à 200 élèves. Cependant, ce ne sont pas les épreuves qui manquent. La nuit du 15 septembre 1860, un incendie que les Annales qualifient de « plus terrifiant que destructeur » menace le couvent. Éveillées vers 11 heures du soir par un passant qui avait aperçu des flammes dans le hangar derrière le couvent, les sœurs évacuent rapidement leurs élèves et les logent dans des maisons voisines, tandis que les habitants de la ville, même l'évêque, se précipitent vers la scène du sinistre. Heureusement, les pompiers réussissent à maîtriser l'incendie en une couple d'heures. Toutefois, en 1861, l'inspecteur des édifices publics en condamnera l'accès. Les classes se déplacent à l'angle des rues William et Wellington jusqu'en mars 1891, année de l'ouverture d'un nouvel édifice connu sous le nom d'Académie Saint-Vincent.

Ce problème réglé, d'autres difficultés surgissent. On manque de sœurs enseignantes, on manque encore d'espace pour loger les élèves et, bien sûr, on manque de fonds pour soutenir l'entreprise. Au surplus, c'est la période où le gouvernement veut établir un système unique d'instruction dans toute la province. C'est la lutte entre protestants et catholiques, entre catholiques-irlandais et

canadiens-français qui mènera au Règlement XVII et à la création des deux premières écoles séparées de l'Ontario, celle des Frères des écoles chrétiennes pour les garçons, et celle de la Congrégation de Notre-Dame pour les filles, toutes deux fondées par des communautés de Montréal.

En 1891, on célèbre en grande pompe le jubilé d'or de l'arrivée des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame à Kingston. Les principaux représentants du monde religieux, municipal et éducatif rendent hommage au travail accompli par les sœurs dans le domaine de l'enseignement. Puis, en 1897, c'est la construction d'une nouvelle aile. Pendant les travaux, les sœurs acceptent l'invitation de M^{me} G. Desrochers qui met sa maison à leur disposition; ce geste, disent les Annales « mérite notre éternelle gratitude ». M^{me} Desrochers était la mère de soeur Saint-Georges de Césarée, grande musicienne de Notre-Dame pendant plusieurs années.

Le couvent Notre-Dame a célébré son 100^e et son 150^e anniversaire. Il a suivi l'évolution de la société. En 1967, la fusion officielle des deux plus anciennes écoles secondaires anglophones catholiques du Haut-Canada s'est réalisée pour former Regiopolis/Notre-Dame. Une magnifique sculpture sur bois de sainte Marguerite Bourgeoys, d'Anthony Powell, orne le foyer de l'école en rappelant l'origine montrealaise de la mission si fructueuse de Kingston.

17. LES RELIGIEUSES HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH

Fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, Marguerite Bourgeoys est venue au Canada en 1659, à l'instigation de Jeanne Mance, qui avait mis sur pied l'Hôtel-Dieu de Montréal, en 1642. Ces deux femmes étaient donc étroitement unies, même si elles œuvraient dans deux domaines différents de charité. Il n'est donc pas étonnant que leurs filles spirituelles aient conservé ces liens d'amitié. Unies à Montréal, elles ne devaient pas se séparer à Kingston où les soins hospitaliers faisaient complètement défaut.

Déjà bien installées à l'Hôtel-Dieu de Montréal et, pour ainsi dire, recluses depuis 200 ans, les Religieuses hospitalières de Saint-Joseph songent à fonder d'autres missions. L'annaliste raconte que

«depuis longtemps l'Esprit-Saint parlait au cœur des religieuses hospitalières de Montréal et leur inspirait un ardent désir d'aller exercer au loin les œuvres de charité qui sont la fin de cet Institut... Ce qu'on leur racontait des misères des pauvres de Kingston les touchait. Elles ne pouvaient entendre sans verser de larmes l'abandonnement des malades qui étaient réduits à se réfugier dans de misérables étables pour ne pas mourir dans la rue.»⁵

Une excellente occasion de réaliser ce rêve charitable allait bientôt se présenter. En octobre 1841, Sa Grandeur M^{gr} Bourget va reconduire à Kingston M^{gr} Gaulin qui est venu passer une partie de l'été à Montréal et dans les environs pour se reposer à la suite d'une dépression assez sérieuse. À son retour à Montréal, le 26 octobre, M^{gr} Bourget veut mettre à exécution le plan qu'il avait conçu avec M^{gr} Gaulin. Il rend visite à la supérieure, Mère Mézière, et il recommande aux prières des sœurs le succès d'une œuvre très importante mais encore secrète.

Le 2 novembre, Sa Grandeur retourne à la communauté et annonce aux sœurs assemblées que M^{gr} Gaulin désire fonder une communauté de leur Institut à Kingston pour le soin des pauvres malades, que le besoin d'un pareil établissement se fait vraiment sentir, que les catholiques, pour la plupart pauvres, sont abandonnés dans leurs maladies et n'ont d'autres asiles que des misérables bâtiments destinés aux animaux et que d'autres encore plus abandonnés meurent dans les champs et dans les rues de la ville. Il a lui-même été témoin de cette détresse lors de son dernier voyage à Kingston.

En rentrant chez lui, Monseigneur écrit à la communauté en révélant le secret pour lequel il a demandé des prières :

« 1. Kingston sera vraisemblablement le siège du gouvernement. En fait d'établissement religieux, tout se réduit maintenant dans cette ville à une petite église, bien décente à la vérité, mais très insuffisante pour les besoins des catholiques, et à un seul prêtre desservant, qui est tout ensemble curé de la paroisse, chapelain et secrétaire de l'évêque. Pas une bonne école catholique et, ce qui vous touchera davantage, c'est que les pauvres malades sont, à la lettre, dans le plus grand

besoin de secours. On les ramasse dans les rues pour les placer dans certaines maisons où on va les soigner qu'à prix d'argent. Les personnes salariées sont difficiles à trouver. Il faut donc que la religion aille au secours de ces infortunés...

2. Il y a un bel hôpital... mais il est fermé, faute de soutien par la ville et par la province... Il est loué pour servir à la Chambre d'Assemblée.

3. Les religieuses choisies pour aller y fonder un hôpital n'auraient guère à compter que sur les fonds de la Providence et sur le secours des pauvres catholiques... de sorte que, humainement parlant, cette entreprise pourrait paraître hasardeuse, et même téméraire.

4. Étant donné qu'il n'y a à Kingston qu'un seul prêtre pour aider l'évêque, les religieuses qui y seraient envoyées seraient à peu près abandonnées sous le rapport de la dévotion et de la conduite spirituelle.

5. L'évêque de Kingston se charge de louer une maison convenable. Votre charité gagnerait le cœur des protestants, car il faudrait étendre vos soins aux malades de toutes religions dans cet hôpital public...

6. M^{gr} Gaulin va vous louer une maison à transformer. Je fournirai un confesseur en même temps chapelain de l'hôpital... C'est une affectation temporaire jusqu'à ce que l'établissement soit solidement consolidé... Vous continuez d'appartenir à la communauté et au diocèse de Montréal. Je ne veux en aucune manière influencer votre décision. Je vous abandonne à la Providence. Je laisse parler votre dévouement pour les pauvres dont les souffrances seront pour vous des voix plus éloquentes que la mienne. »⁶

Les religieuses se réunissent sans tarder en assemblée capitulaire et votent unanimement en faveur du projet de fondation. Elles en informent leur évêque sur-le-champ. Dès le 3 novembre, M^{gr} Bourget reprend la plume pour dire à ses sœurs qu'il est heureux de cette décision. Il conseille aux candidates de consulter leur confesseur. Il faut encore prier et faire prier les pauvres et les malades pour bien connaître la volonté de Dieu. Deux jours plus tard, l'évêque rend de nouveau visite à la communauté. Il encourage

les sœurs à poursuivre leur dessein « pour la gloire de notre sainte religion ». Pourtant, il ne faudra pas compter sur les hommes. Ni l'évêque, ni la ville de Kingston ne voudraient se charger de ce que la communauté a accepté.

La décision est communiquée à M^{gr} Gaulin qui répond le 4 janvier 1842 : « Ah ! si, comme moi, vous étiez tous les jours témoins de ce qu'ont à souffrir ici les pauvres malades, faute de lieu propre pour les recueillir. Plusieurs ont été réduits jusqu'à mourir, littéralement parlant, à mourir sur les chemins et dans les champs. »⁷ Entre temps, les Dames protestantes ont fondé un hôpital où elles attirent les catholiques, ce qui est alors perçu comme un danger pour leur foi. Incapable de trouver un logement, même temporaire, M^{gr} Gaulin invite deux sœurs à venir voir les lieux, en promettant de les faire accompagner par un prêtre.

Le 7 février, M^{gr} Bourget se rend de nouveau à l'Hôtel-Dieu pour procéder au choix des membres de la mission. Sont élues mère Amable Bourbonnière, supérieure, ainsi que les sœurs Brassard, Gignon et Émilie. Les dons affluent de toutes parts sous forme de meubles et d'effets nécessaires à une pareille entreprise.

En novembre 1841, lorsque le chanoine Prince était allé faire une reconnaissance des logements à Kingston, il cherchait à loger en même temps les deux missions des Dames de la Congrégation et des Religieuses hospitalières. Il avait trouvé un endroit qui fut jugé convenable pour les Dames de la Congrégation, mais il n'avait pas réussi à loger les Hospitalières dont les besoins en espace étaient plus considérables; c'est ainsi que les bagages de ces dernières adressés à « Kingston, Canada-Ouest » restent entreposés. La mission est suspendue jusqu'à nouvel ordre.

Ce délai aurait pu être néfaste, car il donnait aux opposants et opposantes l'occasion de faire valoir leurs arguments voulant que les sœurs s'exilent dans une région étrangère, protestante, anglophone. Pourquoi agir si vite ? Pourquoi ne pas attendre et prier encore pour mieux connaître la volonté divine ? L'évêque de Kingston devrait faire plus d'efforts pour trouver de l'aide quelque part ailleurs !



SŒUR AMABLE BOURBONNIÈRE, R.H.S.J.

30 décembre 1791 — 18 mars 1855

Première supérieure des Religieuses hospitalières
de Saint-Joseph à Kingston.

Source : Archives des R.H.S.J.

SITE DU PREMIER
HÔPITAL HÔTEL-DIEU
DE KINGSTON



Les maisons de pierres
qui ont servi de premier Hôtel-Dieu
de Kingston se dressent toujours
aux 229 et 231 de la rue Brock.

Photo : Roger Pinault

Puis, un jour d'Épiphanie, soit le 6 janvier 1845, M^{gr} Bourget se présente à l'Hôtel-Dieu. Il est accompagné d'une demoiselle Josephite Le Borgne, de Laprairie, mieux connue sous le nom de Joséphine Perras. C'est une riche demoiselle qui a décidé de consacrer ses biens à la fondation de l'Hôtel-Dieu de Kingston. Durant toutes ces années, sœur Bourbonnière était restée ferme dans sa résolution, se disant que si Dieu a besoin de notre aide, il saura à son heure lever tous les obstacles.

Enfin, tous les obstacles sont levés et le 26 mai 1845, la supérieure, M^{me} Perras et M. Laframboise, homme de confiance de la communauté, se rendent par bateau à Kingston. Les voyageurs y débarquent à 4 heures de l'après-midi, le 27. Une voiture les conduit au couvent de la Congrégation. C'est là que M^{gr} Phelan va les visiter, en compagnie de l'abbé Angus Macdonell, qui leur annonce avoir trouvé aux 231 et 229, rue Brock, deux petites maisons et dépendances, propriété en faillite que M. Laframboise achète au nom de la Corporation ecclésiastique du diocèse pour la somme de 750 livres. Sœur Bourbonnière rentre à Montréal le 31 mai et la communauté se réunit de nouveau pour élire les membres de la nouvelle mission de Kingston. La supérieure reste la même, ses compagnes seront les sœurs Claire Latour, Virginia Davignon et Émilie Barbari; toutes parlent anglais. Les adieux aux amies et à la communauté (les missionnaires dans le sanctuaire de la chapelle) sont touchants. Puis, c'est le départ. La porte du monastère se referme derrière elles. Ces pauvres sœurs cloîtrées devront faire presque tout le tour de la ville. Elles se rendent d'abord à l'église Saint-Jacques où l'évêque réside et leur dit une messe à 5 h 30. Devant leurs parents et amies, elles se consacrent elles-mêmes et leur œuvre à l'Immaculée-Conception. Après la messe elles visitent la chapelle des reliques. Mère Gamelin, supérieure des Sœurs de la Providence les accompagne. À la demande de l'évêque, les missionnaires vont saluer les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, les Sœurs grises de la Charité, et les Sœurs du Bon Pasteur; elles leur demandent à toutes de prier pour elles. Elles sont reçues partout comme les anges de la charité. Enfin, le contingent se rend au quai de Lachine où M^{gr} Bourget, après les avoir bénies, leur fait l'exhortation suivante : « Ne laissez pas vos cœurs fléchir, ni craindre, car Dieu vous accompagne. »⁸ Les « anges »

s'embarquent le matin à 11 h pour débarquer au quai de la rue Brock, à Kingston, à 17 heures. Font aussi partie du groupe le chanoine Blanchet, M. Laframboise et M^{lle} Perras. Que vont-ils trouver sur cette terre étrangère et censément hostile ? Pour le moment, la voiture de M^{gr} Phelan les attend et les conduit à la cathédrale St. Mary's pour remercier la Providence de ce beau voyage et Lui demander son aide pour l'entreprise à venir.

Les Hospitalières sont reçues plusieurs jours avec attention et prévenance chez leurs consœurs de la Congrégation pendant qu'elles emménagent dans la plus petite des deux maisons, celle de 30 pieds sur 26. Au rez-de-chaussée, une pièce sert de salle de réunion, de parloir, de pharmacie et de sacristie. La chapelle (autel, crédence) est si petite que les sœurs doivent assister à la messe de la pièce voisine; l'autre moitié de l'étage constitue la salle des malades (4 lits); au premier étage, quatre petites chambres. Un apprentis abrite la cuisine et le réfectoire. La première messe a lieu le 5 septembre. Le 7 septembre, le chanoine Blanchet et M. Laframboise rentrent à Montréal. C'est aussi le jour où la première malade, M^{me} Delaney, est admise; le premier décès a lieu le 7 octobre. Le 28, jour de prise de possession canonique de la chapelle et du monastère, M^{gr} Phelan vient célébrer la messe au 231, rue Brock. À la fin d'octobre, les sœurs occupent l'autre maison un peu plus grande mesurant 35 pieds sur 30. Le bas côté qui était une auberge devient la chapelle; elles aménagent la sacristie, la salle communautaire, le noviciat et le réfectoire au rez-de-chaussée; le premier étage devient le dortoir des professes, l'infirmerie et deux chambres pour M^{lle} Perras et la sœur supérieure. Le grenier sert de dortoir aux novices. La première maison devient l'hôpital proprement dit. En octobre 1845, le *Kingston Chronicle* annonce que l'Hôtel-Dieu situé en face du Séminaire catholique (Regiopolis — ouvert en 1842, rue Brock) est maintenant accessible aux personnes qui ont besoin d'opération chirurgicale ou de traitement médical.

La devise de ce jeune établissement aurait pu être « pauvreté, privations, épreuves. » Sœur Davignon, épuisée, doit prendre le chemin de l'infirmerie; elle est remplacée par une jeune professe, sœur Préfontaine, et une converse, sœur Angèle Brouillet. Sœur

Latour écrit régulièrement à M^{gr} Bourget pour le tenir au courant des difficultés et des consolations qui parsèment la vie de la petite communauté de Kingston :

« Plusieurs fois, il est arrivé que nous n'avions pas de quoi dîner et ces jours-là mêmes, de bons amis nous envoyaient des provisions pour plusieurs jours. Mais ce qui est non moins frappant, c'est qu'à chaque fois que nous avons eu plusieurs personnes bien malades à la fois et que notre fille domestique était aussi malade, il s'est présenté quelques jeunes filles qui nous priaient de les recevoir dans notre hôpital jusqu'à ce qu'elles eussent trouvé une bonne maison. Et il en a été de la sorte à l'égard des hommes. Nous avons toujours eu dans notre hôpital des hommes convalescents qui s'estimaient heureux de rendre les services d'infirmiers et de serviteurs en attendant qu'ils eussent aussi trouvé du travail, une situation favorable. N'ayant pas les moyens de donner 8 à 10 plastres par mois à un infirmier et à un serviteur, nous bénissons la divine Providence qui nous vient en aide de cette façon. »⁹

De son côté, M^{lle} Perras sait se rendre utile. Non seulement elle participe aux travaux domestiques et aux tâches courantes, mais elle parcourt les rues le soir avec sa lanterne à la recherche d'enfants abandonnés ou d'orphelins sans abri pour les amener dormir à l'hôpital. À un certain moment, ils étaient si nombreux qu'il a fallu leur réserver deux grandes salles. La veille de Noël 1847, le vicaire général, l'abbé Angus Macdonell, aussi aumônier de l'hôpital, se présente sans avertissement à l'Hôtel-Dieu, suivi d'une centaine de garçons et filles de familles ravagées par le typhus; les plus jeunes sont âgés de quelques semaines et seulement une quinzaine de ces enfants peuvent prendre soin d'eux-mêmes. Travaillant par équipe et aidées de quelques dames bénévoles, les sœurs réussissent à se tirer d'affaire. Elles servent un dîner de Noël à toute cette marmaille, dix petits à chaque table; pas le moindre coin de l'hôpital reste inoccupé. Deux semaines plus tard, tous ces enfants sont convenablement vêtus.

Toutefois, ce dévouement n'est pas sans danger. En participant au soin d'immigrants irlandais atteints de cette terrible épidémie du typhus, les sœurs ont dû payer un lourd tribut. Deux religieuses

contractèrent la maladie et l'une d'elles, Mary McGorian, âgée de 26 ans, en fut victime. Dans le délire qui précéda son décès, elle criait pour qu'on la ramène dans les hangars où, disait-elle, les malades l'appelaient.

Bien sûr, ces œuvres de bienfaisance gratuites coûtaient cher. La caisse était parfois tout à fait vide et les sœurs devaient accepter des tâches domestiques pour survivre, notamment de la couture, des lavages et du repassage. Elles cuisaient du pain et le vendaient dans la rue pour augmenter leurs revenus. En 1848, elles se dotèrent d'une boulangerie qui utilisait 70 barils de farine par mois. Les dames auxiliaires organisèrent des loteries et un bazar qui rapportèrent 1 200 \$; on leur donna des vêtements et des meubles. Une dame fit cadeau de deux poneys pour la loterie. La femme qui les gagna, les remit aux sœurs qui les donnèrent à l'évêque le jour de son anniversaire. À son tour, celui-ci fit un don à la caisse de l'hôpital.

Le 29 octobre a lieu la première élection. Sœur Bourbonnière demeure supérieure, en plus d'être maîtresse des novices, pharmacienne, dépensière, distributrice du travail. Sœur Latour sera vice-supérieure, hospitalière en chef, aide-pharmacienne, conseillère de la supérieure et chargée du soin des orphelins; elle cumule également les fonctions de secrétaire du Chapitre et enfin, s'il lui reste du temps, elle devra prier pour le succès de la mission de Kingston. Sœur Davignon sera déposante, sacristine, portière, chef de l'ordinaire et devra prier plus spécialement pour les vocations afin que de bons sujets viennent aider la mission. Sœur Émilie sera cuisinière de la communauté et de l'hôpital, cordonnière, fabricante de chandelles, de rubans, chargée de la lessive, du poulailler, de la chapelle mortuaire, de la boulangerie; elle devra prier en particulier pour attirer d'excellentes sœurs ménagères. Évidemment, à cette époque, on ne comptait pas les heures de travail!

Cependant, les missionnaires ne restaient pas isolées. Elles correspondaient régulièrement avec la maison mère de Montréal où, à la récréation, les sœurs s'informaient: Quelles nouvelles du pays des renards et des loups (Kingston)? Elles suivaient fidèlement la règle de saint Augustin: Silence, pauvreté, cordialité, obéissance. Leur

plus grand sacrifice était de refuser des malades, des blessés ou des indigents à la porte à cause du manque d'espace.

Sœur Bourbonnière reste supérieure jusqu'en septembre 1848, mais sa santé commence à fléchir et elle rentre à Montréal le 18 août 1849. Sœur Joséphine Dupuis lui succède. D'autres précieuses ouvrières sont également réparties, notamment M^{lle} Perras, sœur Émilie, sœur Lacroix; d'autres sont allées au ciel pour avoir joui de la récompense de leurs durs travaux : sœur Angela Brouillette, la novice McGorian. Toutefois, l'effectif se renouvelle avec l'arrivée de renforts de Montréal : les sœurs Odile Dupont, Dubuc, O'Brien, Philomène Larose, Louise Préfontaine et des premiers sujets locaux comme Lucy McDougall qui fera un jour partie du Conseil et deviendra même supérieure.

Chaque année, les dames auxiliaires organisent un bazar; celui de 1861 fut particulièrement réussi et rapporta plus de 1 800 \$. C'est alors que les missionnaires de Kingston voulurent rembourser leur maison mère des avances qu'elle avait faites. Mais les sœurs de Montréal refusèrent. Quel geste généreux!

En 1863, après avoir travaillé pendant dix-huit ans à la fondation et à la consolidation d'une œuvre durable et, en particulier, après avoir recruté et formé des sujets locaux capables d'assumer la direction de l'entreprise, les sœurs arrivées de Montréal en 1845, ou celles qui étaient venues les remplacer rentrèrent à la maison mère. Lors des élections de 1863, on élit un conseil entièrement formé de sœurs de Kingston ou de la région. Les liens ne sont pas pour autant rompus entre les deux instituts. Les Annales continuent de signaler des visites ou des fêtes communes. Le 5 mai 1896, ce sont les sœurs Hopkins et Walsh qui se rendent à Montréal visiter les nombreux cloîtres de la région en vue de construire le leur à Kingston. Elles en profitent pour faire le tour de quelques grands hôpitaux de la métropole. Le 6 mars 1898, c'est M^{sr} Bruchési, archevêque de Montréal, qui célèbre la messe communautaire et visite l'Hôtel-Dieu de Kingston. L'annaliste raconte qu'elles ont été charmées par son affabilité et la douceur captivante de sa conversation, vertus dans lesquelles l'évêque excelle d'une manière remarquable. En 1875, c'est au tour

des sœurs McDonnell et Leaky de faire un séjour à Montréal pour perfectionner leur français. En 1888, trois sœurs de Montréal séjournent à Kingston. Le 3 septembre 1899, la révérende sœur La Dauversière (La Rose) est élue supérieure de la communauté en présence de M^{gr} Gauthier. Le 6 novembre 1900 a lieu le jubilé d'or des sœurs Brady et Marie-Joseph (Odile Dupont). La fête dure trois jours : le premier prévoyant la présentation des vœux, des présents en argent, des félicitations de la part des parents et amis; le deuxième jour, grand congé; le troisième, messe, homélie, bénédiction. La salle communautaire, la chapelle, le réfectoire sont ornés de fleurs et de lumières. Les jubilaires portent une couronne blanche. Cette fête se termine par un grand banquet. Le 29 décembre, c'est au tour de sœur La Dauversière de célébrer son jubilé d'argent. M^{gr} Gauthier vient au monastère chanter la messe et présider le dîner. Au dire de l'annaliste, « Il s'est montré extrêmement affable et amusant: il avait l'air d'un père aimable et doux, s'amusant avec ses enfants. »¹⁰

Le capital de démarrage de 3 000 \$ que M^{lle} Joséphine Perras a investi dans l'entreprise a donné naissance à l'un des ensembles les plus imposants du centre-ville de Kingston, aujourd'hui d'une valeur quasi inestimable.¹¹

18. LES SŒURS DE LA PROVIDENCE

L'épiscopat de M^{gr} Gaulin prend effectivement fin en 1852. Son successeur immédiat, M^{gr} Phelan, est lui-même remplacé par M^{gr} Horan, un autre Québécois. Nommé évêque de Kingston en 1858, il constate avec satisfaction que l'enseignement aux filles assuré par les Dames de la Congrégation et celui des garçons, par les Frères des Écoles chrétiennes sont entre bonnes mains. Il en est de même pour le soin des malades confié aux Hospitalières de Saint-Joseph. Il lui manque vraiment une communauté qui prendrait spécialement soin des pauvres, des vieillards et des infirmes. Et quelle institution pourrait mieux remplir cette mission que les Sœurs de la Providence, communément appelées « Sœurs des pauvres ». La maison de Montréal, fondée en 1844, a subi de lourdes pertes durant l'épidémie de typhus. M^{gr} Horan rend donc visite à M^{gr} Bourget, en août 1861, et lui demande de lui prêter trois ou quatre religieuses pour ouvrir une

maison à Kingston, qui serait chargée des mêmes œuvres et qui obéirait aux mêmes règles que celle de Montréal. Les chances d'obtenir cette demande sont bien minces, mais l'évêque de Montréal la transmet tout de même à la communauté. La supérieure réunit son Conseil et après de longues délibérations et des heures de prière, elle consent à affecter quatre sœurs à cette mission. C'est le 1^{er} septembre 1861 que la supérieure fait part de sa décision :

« La communauté lui (M^{gr} Horan) a nommé quatre sœurs, mais ce n'est qu'en tremblant qu'elle se charge d'un tel fardeau. Aussi, est-ce uniquement pour la plus grande gloire de Dieu et la propagation des œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle que nous nous faisons comme un devoir de soumettre nos faibles épaules à un joug si accablant. Dieu veuille en alléger le poids et soutenir par la force de son bras cette grande et difficile entreprise; c'est le vœu de nos cœurs et le motif de notre confiance. »¹³²

C'est vrai que la supérieure n'était pas très enthousiaste. Pour une communauté naissante, c'était une lourde tâche. Cependant, deux autres communautés de Montréal avaient déjà accepté pareille mission. Alors, comment refuser ?

La supérieure y met tout de même certaines conditions :

1. Stricte obéissance aux règles de la communauté et à ses constitutions.
2. Liberté pour la communauté de rappeler ses sujets ou de les changer quand elle le jugera nécessaire.
3. Retraite annuelle à Montréal.
4. Latitudo aux supérieures de Montréal de visiter leurs sujets.
5. Union irrévocable établie par le présent règlement pour renforcer encore si possible les liens avec la communauté générale.
6. Permission de garder le Saint-Sacrement. Nomination d'un aumônier.

M^{gr} Horan répond de Kingston le 23 septembre qu'il accepte avec reconnaissance toutes les conditions établies dont il admire l'esprit de sagesse. La maison sera prête vers la fin d'octobre. Puisqu'il doit s'absenter, il serait sans doute préférable de ne venir qu'après la Toussaint.

C'est une lourde entreprise, dans un centre anglophone et en grande majorité protestant. À cette époque, les événements du genre ne passaient pas inaperçus; les nominations se faisaient en grande pompe, en présence de l'évêque, des conseillères et de la communauté réunie. Le 11 décembre, M^{gr} Bourget dit la messe, après quoi les sœurs sont convoquées à la salle communautaire. Il adresse aux missionnaires quelques paroles d'encouragement. Chacune d'elles porte en main un cierge allumé. Ce sont : sœur Marie du Saint-Sacrement (Adèle Roy), supérieure et maîtresse des novices; sœur Anselme (Catherine McAuley), sœur Marie-André (Céline Lemoine), sœur Marie du Mont-Carmel (Émille Marquis).

Sœur Marie du Saint-Sacrement ((Adèle Roy)) est née à Sainte-Anne-de-La Pocatière (Québec) le 16 décembre 1830; elle entre au noviciat à 19 ans et a le privilège d'être formée aux devoirs de la vie religieuse par Mère Émilie Gamelin, fondatrice des Sœurs de la Providence et d'avoir puisé à sa vraie source l'esprit de l'institution. Elle racontait souvent que Mère Gamelin l'avait prise à part le 22 septembre 1851 pour lui dire qu'elle était admise à la profession. Elle n'a que 31 ans lorsqu'on lui confie la mission difficile de fonder la nouvelle communauté de Kingston à titre de supérieure et de maîtresse des novices.

Les missionnaires font la promesse solennelle de rester inébranlablement unies à la communauté. Puis, elles passent la journée à l'Hospice Saint-Jacques pour se renseigner avant d'aller fonder une maison du même genre. La séparation a lieu à 17 heures et le départ du train, à 18 heures. Le groupe comprend la supérieure, Mère Philomène et sa compagne, sœur l'Ange-Gardien, les quatre missionnaires et M^{lle} Defossé, journalière. M^{gr} Bourget les rejoint à la gare. Le train arrive à Kingston à 2 heures. M^{gr} Horan les attend et les conduit à un immeuble de pierre de trois étages, à l'angle des rues Montréal

et Ordnance (Ancien mess d'officiers). C'est la première Maison de la Providence en dehors de la métropole. M^{re} Bourget passe trois jours à Kingston pour s'assurer que ses « filles » sont bien installées. Mère Philomène et sœur l'Ange-Gardien, qui l'accompagne, rentrent à Montréal après une semaine. L'hospice reçoit ses deux premiers orphelins le 18 décembre 1861; trois autres, le 21; ils sont dix au bout de deux semaines. Les sœurs font plus de 40 visites à domicile la première semaine; elles entrent en contact avec 30 détenues au pénitencier des femmes; elles remettent en ordre l'autel et la chapelle de la prison. Elles ouvrent leur porte à des infirmes et à des pauvres. Surtout, elles prient pour le succès de leur apostolat. Mais la foi sans les œuvres est inutile.

Il faut nourrir les enfants, les vieillards et les religieuses. C'est ainsi qu'en plein milieu de l'hiver, au mois de février 1862, les sœurs Marie-André et Marie-Anselme, en tremblant sans aucun doute devant ce lourd fardeau, partent pour l'arrière-pays faire leur première quête. Ce n'est pas tout à fait un pique-nique que de se déplacer en traîneau dans la « poudrerie » et sur des chemins déserts parsemés de bancs de neige. Elles s'arrêtent à chaque ferme, souvent fort distancées les unes des autres, et réussissent en quatre semaines à rapporter au couvent 266 \$, 300 livres de viande, 100 boisseaux de blé, ainsi qu'une provision de farine et de laine filée.

Sœur Marie-Électra raconte d'une façon vivante l'une de ces tournées dramatiques. Une fois, dit-elle, le charretier avait tellement essayé de se réchauffer en absorbant maintes rasades qu'il avait perdu son sens de la direction. Les sœurs se trouvaient écartées de leur route, perdues en pleine forêt. Après avoir erré pendant quelque temps, les chevaux, parfaitement sobres, réussissent à sortir du bois et à atteindre une ferme. Le charretier entre pour s'orienter et refaire le plein. Ce n'est qu'au moment où il lève son verre à la santé et au succès des sœurs que ses hôtes apprennent que deux religieuses grelottent dehors dans leur traîneau. Leur rentrée tardive au couvent à 23 heures ce soir-là dut faire l'objet d'histoires palpitantes.

Voici un autre récit de sœur Marie-Électra :

« Lors d'une quête dans la paroisse de Douro, les sœurs se présentent un mercredi des Cendres à la maison d'un pauvre homme qui, ce matin-là, avait parcouru une distance de 23 milles pour aller à la messe et en revenir. La table était mise pour le souper qui consistait en pommes de terre, pain brun et thé. Le père appelle ses enfants pour qu'ils viennent parler aux religieuses et il leur explique qu'ils doivent donner quelque chose aux orphelins. Les sœurs lui demandent en vain de laisser faire, que ses besoins étaient plus impérieux que les leurs. Mais il insiste en disant qu'il avait le devoir d'aider et s'approchant d'un sac de farine, il en donne une partie aux religieuses. »¹³

Cette vie rude n'a pas empêché la maison de grandir ni d'attirer les vocations de sujets locaux. Les quatre premières candidates se présentent en 1862; elles sont Catherine McKinley, Ann O'Reilly et Miss Horan, toutes de Belleville, ainsi que Miss McAuley, de Toronto. Il a fallu faire traduire en anglais les règles de la communauté. En 1863, le nombre des vieillards et des orphelins a tellement augmenté qu'il devient nécessaire de songer à agrandir en achetant une autre maison de pierre et un nouveau lot voisin du couvent. Une nouvelle ouvrière, sœur Saint-Rémi, vient s'ajouter au personnel. En 1864, les deux novices les plus anciennes prononcent leurs vœux à la cathédrale devant M^{gr} Horan qui fait le sermon. Le chant est confié à la chorale des Frères des Écoles chrétiennes.

Pourtant, les relations avec l'évêque semblent se gâter. Contrairement aux conditions établies, il refuse aux religieuses d'aller faire leur retraite à la maison mère de Montréal, sous prétexte que c'est une dépense inutile. Il y a aussi cette demande d'enseignantes de la part du couvent de Belleville. M^{gr} Horan se tourne vers les Sœurs de la Providence qui ne disposent à cette fin que de quelques novices à peine formées. « Nous étions pour ainsi dire forcées », écrit l'annaliste. Sœur Marie-Édouard, encore novice-professe, et deux non professes prennent donc charge de cette école de Belleville, mais elles sont remerciées à la fin de l'année. « Cette mission qui nous a coûté tant de sacrifices et de larmes n'a duré qu'un an. »¹⁴

À l'été de 1866, les sœurs Marie du Saint-Sacrement, Mary-Anselme et Mary of Mercy, qui avait remplacé sœur Marie du Mont-

Carmel, sont enfin autorisées à aller faire leur retraite à Montréal. La supérieure générale, Mère Philomène, décide de garder les deux dernières. Seule sœur Marie du Saint-Sacrement est autorisée à retourner à Kingston où il ne reste plus avec elle que sœur Marie-André. Courroucé, Mgr Horan dit qu'il y a eu rupture des conditions et il écrit à Montréal pour rappeler les deux sœurs manquantes. Toutefois, il ne veut vraiment pas que celles-ci reviennent. C'est ainsi que la supérieure rappelle les deux sœurs montréalaises restées à Kingston : sœur Marie du Saint-Sacrement et sœur Marie-André. Le 14 septembre 1866, celles-ci quittent avec tristesse leur champ d'apostolat, laissant derrière elles six sœurs professes, une novice, une postulante, huit vieilles, quatre vieux et 30 orphelins. Elles n'ont pas accumulé de capital, ni de dettes. Pour sa part, M^{gr} Horan croit qu'il se dispenserait même des deux fondatrices et qu'elles pourraient rentrer à Montréal. L'annaliste constate que l'effet de cette nouvelle sur la petite communauté de Kingston a été « renversant, accablant, paralysant, le coup le plus dur étant la perte de notre supérieure, Mère Marie du Saint-Sacrement ». Celle-ci décrit elle-même la situation à son départ : « Ces chères enfants avaient l'air découragé. Leurs sanglots et leurs lamentations étaient compréhensibles; il a fallu nous arracher des bras l'une de l'autre pour nous séparer. »¹⁵

Les annales de la communauté décrivent sœur Marie du Saint-Sacrement comme une religieuse d'une vertu extraordinaire; on considérait qu'elle avait atteint un haut degré de sainteté. Ses dernières années furent marquées par de fréquentes maladies. L'estime que lui vouait la communauté de Kingston transparait dans la lettre que la supérieure de Kingston, Sister Gabriel, envoie à la supérieure de Montréal à l'occasion de son décès le 12 août 1911 :

« C'est avec une grande peine et un profond regret que nous avons appris la nouvelle de la mort de notre bien-aimée fondatrice, sœur Marie du Saint-Sacrement. Nos sœurs qui se souviennent d'elle comme leur supérieure et qui ont eu l'inestimable avantage d'avoir reçu d'elle leur initiation à la vie religieuse... déplorent amèrement son départ. Les autres membres de la communauté, qui l'ont connue de réputation pour en avoir entendu parler par les sœurs plus âgées, la tenaient en vénération et ne l'ont jamais appelée autrement que *notre sainte mère Marie du Saint-Sacrement*. »¹⁶



MAISON DE LA PROVIDENCE

KINGSTON

Des religieuses francophones du Québec ont fondé la première mission des Sœurs de la Providence à Kingston. Même si cette fondation ne s'est pas faite dans des conditions idéales, la communauté s'est implantée, a grandi et s'est toujours mise au service des plus démunis.

Photo : Roger Pinault

En médaillon :

SŒUR MARIE-ANDRÉ, s.p.

cofondatrice de la mission de Kingston.

Source : Archives des Sœurs de la Providence. Montréal

Les liens entre les deux communautés n'en furent pas rompus pour autant. Dès l'année suivante, l'une des novices de Kingston, Sister Mary John, tombe gravement malade et on doit l'envoyer se faire soigner à Montréal. Il a fallu six semaines aux sœurs de Montréal pour la remettre sur pied. Quant à M^{gr} Horan, il n'eut pas le beau rôle dans cette affaire. Après avoir accepté toutes les conditions exigées par la supérieure de Montréal, sœur Philomène, notamment la question de la retraite annuelle, l'évêque prend sur lui de refuser cette permission et d'affecter de son propre chef deux sœurs à l'école de Belleville. Une autre clause de l'entente laissait à la supérieure le loisir de rappeler ses sujets quand elle le jugerait nécessaire. C'est ce qu'elle a fait.

Ce geste de l'évêque de Kingston de plus ou moins renvoyer les dernières sœurs fondatrices aurait pu avoir des conséquences graves. Heureusement, la petite communauté avait reçu une formation solide. Ce début modeste acquit un élan formidable. En 1871, un Foyer pour personnes âgées; 1894, l'aile Saint-Joseph; 1898, la magnifique chapelle. Le zèle de ces travailleuses infatigables déborde vite les limites étroites de la ville : hôpitaux, refuges, orphelinats, écoles surgissent non seulement à Smith Falls, Perth, Belleville, mais aussi loin qu'au Manitoba, en Alberta et au Massachusetts.

Curieux retour des choses ! En 1958, comme en remerciement des services rendus, ce sont les Sœurs de la Providence qui reçoivent le groupe errant des francophones de Kingston, qui mettent leur magnifique chapelle à leur disposition et qui hébergent leur aumônier l'abbé Henri Perron, futur curé de Saint-François d'Assise.

Comme on peut le constater, la présence française à Kingston n'a pas disparu avec l'arrivée des Loyalistes dans les années 1780. Elle a profité, au contraire, des diverses contributions charitables des Québécoises qui ont participé à la création des plus grandes institutions de la ville de Kingston que sont le couvent Notre-Dame, l'Hôtel-Dieu et le Foyer de la Providence qui existent toujours.¹⁷

NOTES

1. Frank H. Severance, *An Old Frontler of France : The Niagara Region and Adjacent Lakes Under French Control*, volume II, p. 210.
2. *Dictionnaire biographique du Canada*, II, 611.
3. *Ibid.*, XII, 466.
4. Kingston Historical Society, *Historic Kingston*, n° 9, 1960; voir aussi Sœur Francis McCann, CND, *Heritage*, n° 18, « Notre-Dame, Kingston, First English Foundation in the Congrégation (de) Notre-Dame », juin 1994. Ces deux articles traduits de l'anglais ont inspiré en bonne partie la présente histoire de la mission de Kingston des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.
5. *Annales de la communauté des Religieuses hospitallères de Saint-Joseph, 1756-1861*, vol. 2, Sœur Raymond, chap. 11, Fondation de l'Hôtel-Dieu de Kingston. Archives Amherstview (Ontario).
6. *Ibid.*, Lettre de M^{sr} Bourget, 2 novembre 1841.
7. *Ibid.*, Lettre de M^{sr} Gaulin, 4 janvier 1842.
8. Archives des Religieuses hospitalières de Saint-Joseph, Amherstview (Ontario), *Annales de l'Hôtel-Dieu, Kingston*, vol. I.
9. *Ibid.*, Lettre de sœur Latour à M^{sr} Bourget, 7 février 1846.
10. *Ibid.*, 29 décembre 1900.
11. Jessie Deslauriers, *Like a Bay Tree, Ever Green, A History of St. Joseph Province, Religious Hospitallers of St. Joseph*, 1984. Voir aussi *Historic Kingston* n° 9, Kingston Historical Society, 1960.
12. Archives des Sœurs de la Providence, Montréal. Sœur Pierrette Chevette, secrétaire générale, Sœurs de la Providence, 12055, rue Grenet, Montréal. Lettre de sœur Sainte-Philomène à M^{sr} Bourget, 1^{er} septembre 1961.
13. Sister Mary Electra, S.P., *The Sisters of Providence of Saint-Vincent de Paul*, Montréal, Palm Publisher, 1961, pp. 139-141.
14. Archives des Sœurs de la Providence.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*

17. Pour une histoire plus générale, voir Paul-François Sylvestre, *Les communautés religieuses en Ontario français*, Bellarmin, Montréal, 1984.